

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

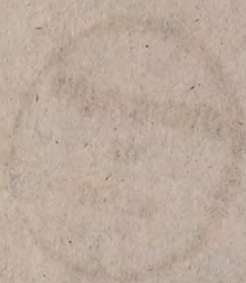
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRES

LIBERTÉ, ÉGALITÉ



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

LIBERTÉ, ÉGALITÉ



PORTE-FEUILLE
TROUVÉ AU COMITÉ DES
RECHERCHES.

Imprimé & publié par une société de
bons Français.

Ardemus scicitari et quærere causas

Ignari tantorum scelerum artisque Pelasgæ. Eneid. liv. II.



FOR THE

PROVINCE OF

NEW YORK

IN SENATE

January 1st 1871

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

OF THE LAND OFFICE

IN RESPONSE TO A RESOLUTION

PASSED BY THE SENATE

APRIL 1870

ALBANY:

WEDDING

AND COMPANY

PRINTERS

1871

PORTE-FEUILLE
TROUVÉ AU COMITÉ DES
RECHERCHES.

Imprimé & publié par une société de
bons Français.

*Lettre de M. Chapelier, Député de
Bretagne, l'un des vainqueurs de la
Bastille, à M. Estienne.*

Vous n'ignorez sans doute pas la grande vogue qu'ont les *Actes des Apôtres* ; personne n'est plus en état que vous d'en arrêter le cours ; il ne s'agit pour cela que d'en lire quelques extraits dans un des cafés du Palais-Royal , et de piquer quelques gardes nationaux en leur faisant part d'une piece de vers insérée dans le 98^e. numéro , où ils sont traités de brigans. Comme les esprits s'échaufferont à cette lecture , et que *l'héroïsme* se sentira blessé , profitez de ce moment pour faire la motion de brûler publiquement les actes et d'en faire lanterner les auteurs. Je

ne doute pas que le libraire aristocrate qui les vend ne soit épouvanté de l'affluence du monde qui ira piller sa boutique, et que malgré le profit qu'il retire de ce libelle, il ne l'abandonne, de crainte de perdre ce qu'il y a déjà gagné. Vous ne feriez pas mal de profiter de la même occasion pour faire brûler la Gazette de Paris, et de proposer à du Rosor de se brûler la cervelle avec vous. Soyez persuadé qu'il aimera mieux encore quitter la plume que de prendre le pistolet. C'est ainsi, Monsieur, que vous continuerez à bien servir la patrie, et que vous ajouterez de nouveaux lauriers à ceux que vous avez cueillis pendant la révolution.

Lettre de M. Mortier, député du Cambrais, à l'assemblée nationale, à Me Target.

Permettez-moi, mon cher collègue, de vous demander votre avis sur une affaire infiniment délicate. J'ai écrit, comme nous en étions convenus, au Cateau-Cambrais, ma patrie, pour faire cesser le paiement des impôts, bien convaincu que c'étoit le seul moyen de mettre un peu de mouvement dans des têtes trop froides

& dont nous n'aurions sans cela tiré aucun parti. L'espoir de ne plus rien payer, est fait pour exalter jusqu'à nos tranquilles Flamands. Je ne fais par quelle fatalité ma lettre est tombée entre les mains du grand prévôt de Valenciennes, qui l'a fait passer au comité des recherches de l'assemblée. Cette affaire pourroit prendre une tournure désagréable, si certain côté de la salle en avoit connoissance; je me fie entièrement à votre constante amitié. Déterminez quelle doit être ma conduite. Vos conseils seront ponctuellement suivis, & ma reconnaissance égalera les sentimens que je vous ai voués pour la vie. MORTIER.

NOTE DE M^e T A R G E T.

Attendre la fin du mois, & la nomination d'un nouveau comité des recherches qui sera à notre dévotion. Je me charge, comme secrétaire, d'arrêter dans les bureaux, & de retarder jusqu'à cette époque l'envoi des pieces au comité.

Lettre de M. de la Charmie, député de Périgueux à M^e Target.

Je vous envoie, mon cher Target, une lettre de notre féal & bien aimé coadjuteur,

le sieur Pipot, président du comité de Périgueux, qui vous apprendra qu'il n'a pu venir à bout de faire ce qu'il nous avoit promis; il faut espérer que ce ne sera que partie remise. J'ai cependant quelques regrets que nous nous soyons adressés à cet homme, qui ne me paroît pas réunir la confiance générale, même parmi cette classe de citoyens qui paroît destinée à fournir les instrumens de nos projets; il a fait tant de métiers tour-à-tour, comédien, corsaire, avocat, aujourd'hui contrôleur; cet homme n'a jamais été à sa place; mais il a un esprit d'intrigue qui peut à chaque instant trouver une application utile. Il faut, malgré son peu de succès, l'encourager pour l'avenir. Je suis tout à vous; à demain.

Lettre de M. Pipot, président du comité permanent de Périgueux, jointe à la précédente.

Je n'ai pas réussi, M. & digne maître, dans le projet dont je vous avois mandé l'aperçu. J'ai peut-être eu le tort de dépasser un peu vos instructions, mais c'étoit pour faire mieux; & j'ai éprouvé la vérité du proverbe, qui établit que le mieux est souvent l'ennemi du bien, j'avois cependant préparé, depuis plusieurs

jours, les esprits, & j'ai attendu le moment, que j'ai saisi, lorsque je l'ai cru favorable. Il n'étoit question de rien moins que d'exterminer les prêtres & les nobles; & l'avis contraire n'a passé que de deux voix. Mais une occasion perdue se retrouve, & je vous assure que je ne négligerai rien pour la faire naître. Continuez, si vous le voulez bien, à me mander exactement la marche que vous voulez que je suive; vous pouvez compter sur ma ponctualité à exécuter vos ordres. Il seroit essentiel que vous écrivissiez au directeur de la poste, qui a quelques scrupules sur la livraison des paquets que je sollicite, & qui m'est absolument nécessaire pour l'exécution de nos projets. Vous l'enhardirez peut-être. Je guete le marquis de Foucault; & s'il est aussi franc en écrivant qu'en parlant, il nous donnera bien des armes contre lui. Je vous salue mon digne maître. L. C.

Il faut écrire deux lettres à M. Pipot. L'une ostensible, par laquelle on aura l'air de désavouer la motion proposée, relativement aux aristocrates, puisqu'elle est manquée. Donner cependant des louanges au comité permanent de Périgueux, en disant que son zèle l'a peut-être égaré un moment. Dans une seconde lettre pour M. Pipot seul, il faut

l'entretenir dans ses bonnes dispositions , mais lui recommander d'être fort circonspect sur les moyens violens qu'il faut préparer de loin & n'employer qu'avec sûreté de succès.

Billet figuré sans signature & sans date.

Au fauxbourg Saint-Marcel.

Nos messieurs sont en peine ; le prêt va manquer. M. Duport m'avoit promis de m'envoyer son homme & de l'argent ; mais je n'ai entendu parler de rien ; il ne faut pas s'endormir ; car si nos [messieurs se remettent au travail, ce sera encore le diable pour les en tirer ; il leur faut des guinguettes & de l'argent ; car tout y est fort cher ; je vous réponds d'eux ; mais sur toute chose , que le prêt ne manque pas. Messieurs de Saint-Antoine sont mieux payés, & nos messieurs en sont jaloux. J'ai beau leur dire qu'ils sont les héros de la révolution, ils aiment mieux une bouteille de vin & un écu, qu'une louange ; & tenez, ils ont raison. Voyez donc M. Duport, & qu'il pense à nous ; on m'a bien donné un à-compte au palais-royal ; mais cela ne va pas loin. C'est pour cet objet, plus important qu'on ne croit, que je vous ai écrit ces lignes ; disposez de votre serviteur.

Ecrire sur le champ à Dupont & à la Touche. Il faut tout sacrifier pour conserver dans notre parti cet important fauxbourg. Il faudra travailler à le coaliser avec celui de Saint-Antoine & les ouvriers de Montmartre ; si l'argent n'est pas arrivé, il faut que la Borde en avance.

Lettre de M. Thibault, curé de Soupes.

Je reçois, mon digne ami, une lettre de mon frere, qui me mande que sa province commence à être, dans les bons principes, tout en feu ; & lui qui se connoît mieux encore en *exécution* que moi, m'assure que les choses ne sont pas encore au point où elles doivent venir. On a de la confiance en lui dans la petite ville de Monricoux, parce qu'il a servi ; il a été plusieurs années sergent dans le régiment de Cambrasis, il en impose. Je compte donc sur un foyer dans cette ville. Boutaric, notre cher collègue, en a établi un à Figeac. Je ne compte pas beaucoup sur Poncet & Durand. Ce dernier cependant entretient une correspondance qui peut être utile avec Cavagnac de Gourdon ; mais il faut le diriger & le surveiller, car il n'a pas de force. Au reste, tout va bien, & déjà les incendies comment, cela gagnera le

Limoufin ; & comme nous travaillons le Poitou nous joindrons facilement l'Anjou & la Bretagne , & cela formera une fédération d'incendies & de dévastations au milieu desquels nous marquerons nos victimes. Volney se chargera de la jonction ; il a un excellent correspondant dans le bas - Limoufin. Un certain la Chaise , président du comité permanent de Brive , & sous ses ordres , un Durieux qui en vaut dix. Les députés du Poitou font à nous , à pendre & à dépendre ; le plan de campagne est sûr , je vous le développerai davantage , & vous communiquerai la lettre de mon frere. Adieu , mon cher ami ; tâchez donc d'engager ces messieurs à me placer au secrétariat , je peux les y servir ; & vous connoissez mon zele comme mon attachement aux principes.

N O T E.

PERGE ANIMO GENEROSE PASTOR. *A la prochaine nomination nous penserons à vous ; nous causerons du plan qui me paroît sublime.*

Billet daté de Montmartre , sans signature.

Je travaille avec assiduité mes collaborateurs ; ils se doutent bien que je ne suis pas réduit à

venir gagner parmi eux mes vingt sols ; & je suis presque deviné. Mais comme je leur parle sans cesse d'un bien-être assuré , qu'ils me voient dépenser beaucoup d'argent , & que je leur dis qu'ils peuvent être aussi à leur aise que moi , j'ai beaucoup de partisans , je vous avertirai du moment où je serai sûr d'eux : croyez que je les étudie bien. Il y a beaucoup de gens grossiers , mais il s'est glissé parmi nous quelques éveillés qui veulent avoir la part meilleure , & il faudra bien la leur faire. Je vous tiendrai au courant de tout ce qui se passera. Faites conduire les vingt barriques de vin , dont nous sommes convenus , au cabaretier chargé de le leur distribuer à moitié prix , & de leur faire toute espece de crédit. Tâchez aussi de faire changer les piqueurs que je vous ai désignés. Ces gens-là me paroissent suspects , ils espionnent.

N O T E.

Envoyer la lettre à Dupont , qui est chargé de ces détails , & la lui recommander.

Lettre de M. Buzott , député d'Evreux , datée de cette ville.

Je viens enfin , illustre Target , d'élever à

jamais la gloire des avocats sur les débris de celle de l'aristocratie expirante. J'ai reçu dans ma patrie avec les honneurs qu'on accorderoit à peine au pouvoir exécutif, s'il exécutoit son plan de promenade dans les provinces. La garde nationale a pris les armes. On en a placé à ma porte une, d'honneur, fort nombreuse & bien choisie. J'ai vu le spectacle imposant de nos guerriers citoyens. J'ai vu en sentinelle, à ma porte, le duc de Bouillon, dont la famille marchoit jadis de pair avec les princes étrangers, & quoiqu'il ne fasse pas un beau soldat (vous le connoissez sans doute, il étoit plus beau pour moi, plus que le plus beau grenadier de l'armée françoise). Je suis sorti deux ou trois fois pour me faire présenter les armes par lui, & il remplissoit ses devoirs avec assez de grace. J'avoue que je n'ai pu me défendre d'un petit mouvement d'amour-propre, mais non pour moi, pour la respectable assemblée dont je suis membre. Au reste, tout va bien dans ce pays; les aristocrates n'osent relever leur front abattu. On m'a cependant parlé d'un M. d'Epinay qui a voulu remuer; mais j'ai envoyé à Marechal des moyens de le dénoncer, & j'espère en bientôt purger le pays.

Je reviendrai bientôt au milieu de vous, cou-

vert de gloire. Je laisserai ici des gens en état de me suppléer, & le pays est assez bon pour fournir des missionnaires en cas de besoin. Adieu, mon cher; faites part de ma lettre aux Jacobins, & laissez-en courir des extraits; nos aristocrates mourront de dépit, & moi je vivrai d'orgueil.

NOTES.

Extraire la nouvelle du duc de Bouillon, & la répandre; répondre une lettre de félicitation & d'encouragement.

Lettre de l'abbé Joubert, député de l'Angoumois, à M^e Target.

Le courrier de ce jour est bon; nos troupes découragées se sont ralliées; le bon Sudreau a repris toute son autorité: ce n'est plus l'abbé Sudreau, atterré de l'improbation, que lui a valu la petite aventure du marquis de Saint-Simon; c'est Sudreau, le ci-devant garde-françoise [1], devenu soldat de la révolution. Guimbretau Mer-

[1] L'abbé Sudreau, chanoine de Blanzac, à

royal cy pres 14

gerac [1] nous servira moins ouvertement ; mais il fait amolir les cachets , & nous pourrons bien prendre notre revanche contre MM. Baraudin & de Blenieres , qui , tout fiers de leurs succès , s'endormiront au sein de la victoire [2].

Mon pere me mande qu'Angoulême est bien ; l'ami Limoufin (3), dont je vous avois parlé , est toujours chef-de-meute , & son zèle n'a pas diminué.

Il est bon de réchauffer un peu Poujart du l'Imberg , mon digne collegue ; il n'est pas au point où il devrait être ; il y a des gens qui vont tout seuls , mais celui-là a besoin de stimulans. Je ne reçois plus de lettres de Bellegarde , notre général national d'Angoulême ; il est en correspondance avec le duc de la Rochefoucault , mais je fais de ses nouvelles ; il con-

fait un congé dans les gardes-françoises. (Note de l'éditeur).

(1) *Directeur de la poste de Blanzac.*

(2) *Le comité de Blanzac a été blâmé d'avoir intercepté des lettres , & dénoncé , d'après leur contenu , les personnes dont il est question.*

(3) *Apothicaire d'Angoulême.*

*407, 67 contre page
15*

tinue à être redouté, & il nous faut de ces hommes-là : il a pour second un nommé la Sage, jadis cavalier dans Royal-Piémont, & un excellent homme dans les circonstances actuelles.

Quant à Desgentils, commandant de la milice à Blanzac, c'est une mauvaise tête capable d'un coup de colier ; mais il a un peu de tenue, le grand art de gouverner est de mettre chacun à sa place. Nous causerons de la fédération des milices ; les nôtres feront ce qu'on voudra. A ce soir.

N O T E.

Prendre des notes, & envoyer des instructions au directeur de la poste de Blanzac ; féliciter les personnes dont on se loue, & les encourager ; désigner l'abbé Joubert pour la prochaine liste du comité des recherches.

LETTRE interceptée, à laquelle sont jointes diverses pièces ; contenues dans un paquet, envoyé par M. le curé du Vieux Poussanges, au comité des recherches.

Au haut de cette lettre est écrit, de la main de l'abbé Dillon.

J'envoie copie au brave Target d'une correspon-

974, 1/2 page 18 f.

*dance aristocrate , qui contient des horreurs , mais
qui peut nous donner des armes , & dont il faut
nous servir.*

LETTRE d'un provincial , à son frere.

Paris , ce 6 mars 1790.

lisq
sq Tu fais , mon cher frere , que depuis le 17
juillet 1789 , je n'avois plus voulu entendre
parler de la révolution , que je ne lisois plus
aucuns journaux , & que j'avois fait vœu de ne
jamais séjourner dans une ville , où l'on crioit :
Vive la liberté , en mettant à la lanterne tous
ceux qui avoient le malheur de déplaire au
peuple de Paris , qui est devenu la nation. Je
t'ai mandé les raisons qui , malgré mon aversion
pour une ville , où l'on appelloit la *licence* ,
patriotisme ; la *désertion* , *héroïsme* , &c.
m'ont forcé d'y revenir & d'y passer quel-
ques jours ; mais tu ne peux pas te faire
d'idée de mon ignorance , de ma surprise &
de mon mécontentement. Je suis d'abord des-
cendu chez mon oncle , après avoir passé dans
des rues où l'on ne voit plus que des uniformes.
J'ai demandé mon oncle ; on m'a dit qu'il étoit
au district. J'ai demandé ce qu'il y faisoit ; le
portier

portier s'est mis à rire. J'ai envoyé chercher mon tailleur & mon cordonnier ; on est venu me dire qu'ils étoient de garde. Je fors en habit de voyage pour aller faire un tour de promenade ; je vois une sentinelle que je crois reconnoître, c'étoit mon avocat. Je vais aux Thuilleries, car j'ai le ridicule d'avoir conservé un véritable attachement pour mon roi, & j'étois curieux de voir le palais qu'il habite ; le factionnaire me dit que je n'entrerai pas, n'ayant pas de cocarde. Je lui dis que je ne suis pas militaire ; il me menace du district ; & le peuple qui étoit là, dit : *C'est un aristocrate : à la lanterne* ; mais un capucin qui passoit me prête sa cocarde, & j'entre aux Thuilleries. Je traverse le jardin, & vais me promener sur la terrasse des Feuillans : j'entends sonner, crier, hurler, siffler, applaudir tout-à-la-fois, & ne sachant ce qui peut faire ce train dans le manège, je demande à un M. qui se promenoit, ce qui se passoit-là ; je lui observe que sûrement on s'y égorge, & qu'il faudroit appeller la garde ; il me rit au nez, & me dit : Monsieur, parlez avec respect de la plus auguste assemblée de l'univers.

Comme, malgré son air sérieux, il ne paroissoit pas méchant, je lui demandai à quelle heure se promenoit le roi ; il me dit, quand sa majesté

se promene , on ferme les portes , on ne peut pas le voir ici. — Dans ce cas , j'irai au château , & je connois un garde-du-du-corps qui doit être de service. — Vous ne savez donc pas , me dit-il , qu'il n'y a plus de gardes-du-corps ; ceux qui n'ont pas été égorgés le 6 octobre ont été renvoyés ; il est vrai qu'on avoit voulu les rappeler ; mais les districts n'ont pas voulu. — Comment , répondis-je en colere , est-ce que notre roi n'est pas maître chez lui ? Et qui est-ce donc qui l'accompagne quand il va à la chasse ? — Monsieur , mais de quel pays venez-vous donc ? Comment ignorez-vous que depuis que le roi a accepté les droits de l'homme , il ne chasse plus , & ne sort que pour se promener dans le jardin ? Mais qui est-ce donc qui le garde , car les gardes-françoises ont tous déserté & abandonné la garde du roi ? Ne parlez pas mal de ces braves patriotes ; ils ont repris la garde du roi comme milice soldée , & ils ont l'uniforme de la nation. — Comment ! ils ont osé reparoître devant le roi , & sa majesté est entre les mains de gens qui l'ont trahi. — Ah ! monsieur , que me dites-vous-là ? Ménagez donc vos termes , & sachez d'ailleurs qu'il y a aussi de la garde non soldée pour la garde du roi. — Mais au moins , monsieur , toute cette milice

est aux ordres du roi. — Vous n'avez donc pas lu les décrets : cette troupe nationale a un commandant général qu'elle a nommé, & qui est soumis au maire, que le peuple a nommé. Tout ce que vous me dites, monsieur, me paroît un songe ; car il n'y a pas de petit gentilhomme qui ne choisisse ses serviteurs, & qui ne leur donne des ordres. — Vous oubliez donc qu'il n'y a plus de gentilshommes. J'étois si stupéfait de tout ce que j'avois entendu, que je quittai ce monsieur, & m'en retournai chez moi ; mais au pont-royal je vois une voiture escortée par deux militaires à cheval ; je dis : c'est sûrement un criminel de lèze-nation : la curiosité me fait suivre ce carosse ; je le vois arriver à la Greve, & je ne doute plus que ce ne soit une victime qu'on amène au peuple pour l'accrocher à cette maudite lanterne : juge de mon étonnement, lorsque j'apprends que c'est M. le maire, & quand je vois, à la longue figure, que c'étoit cet astronome dont je t'ai parlé tant de fois, & qui n'étoit connu que dans le royaume de la lune & des planettes. Je retourne enfin chez moi, & passe la soirée avec mon oncle, qui m'en imposa par sa gravité, & qui me parut fort partisan de la révolution. On me dit que mon tailleur étoit de garde chez la reine, &

& qu'il me prioit d'y passer pour me prendre mesure ; j'y fus dans la matinée , & le trouvai avec deux belles épaulettes , car il étoit chef de bataillon, Il eut la bonté de me montrer les appartemens : je retournai le lendemain au château ; & voyant un homme à deux épaulettes , je crus que c'étoit mon tailleur , je lui donne un coup sur l'épaule ; mais juge de mon étonnement , il se retourne ; je vois un cordon rouge & un ordre étranger : je me recule respectueusement , croyant que c'est un prince , & lui se recule de frayeur , croyant sans doute que c'étoit un créancier. Je vais chez un de mes amis , qui me proposa d'aller à l'assemblée nationale. Je lui dis : mais il faut un billet , car mon oncle m'avoit un peu instruit ; il se chargea pour 6 livres de m'en avoir un , & nous partîmes : je crus m'appercevoir en route qu'il n'étoit pas partisan de la révolution , & il me fit mettre dans la tribune à droite , me disant : c'est le côté des aristocrates ; je vis arriver des gens en redingotte , les cheveux roulés , dans la salle ; je demandai pourquoi on laissoit entrer ces gens-là ; il me répondit que c'étoit des députés. Je vis , d'un côté , l'évêque de Clermont , l'archevêque d'Arles , le marquis d'Ambly , MM. de la Queuille , de Cazalès , &c. Je dis : c'est

sûrement là le bon côté, car je n'y vois que d'honnêtes gens. J'aperçus de l'autre côté l'évêque d'Autun, l'abbé Sieyes, le comte de Mirabeau, MM. Barnave, Chapelier, Duport, &c. & je frémis d'un pareil assemblage; mais quelle fut ma surprise, lorsque mon ami me dit, après m'avoir parlé des clubs de la rue basse du Rempart & des Jacobins, que c'étoit ce parti qu'on appelloit les enragés, qui avoit toute l'influence. *Oh ! mon Roi ! oh ! ma patrie !* m'écriai-je, *que vous êtes à plaindre.* Mon ami me fit connoître plusieurs aristocrates célèbres, il me montra l'abbé Maury, & me dit : Voilà celui qui a montré le plus de caractère & d'éloquence. Le vicomte de Mirabeau : Voilà celui qui n'a jamais varié ni plié. M. de Cazalès; c'est lui qui, par sa conduite ferme & soutenue, a obtenu le plus de suffrages. M. d'Epréménil, toujours fidèle à ses principes, il est l'ennemi de l'anarchie comme il a été celui du despotisme. L'abbé de Montesquiou, par son adresse, sa fermeté, & son impartialité, a rempli deux fois la place de président, avec le plus grand succès : Voilà MM. d'Ambly, de Foucault, la Queuille, de Saint-Simon, & ce sont de vrais chevaliers françois. Voyez ce prélat respectable par son âge.

& par ses vertus; c'est le cardinal de la roche-foucault. Enfin, mon ami m'apprit à connoître ceux de nos législateurs qui méritent d'être connus, & je t'assure que ce que j'avois vu jusque-là, ne m'avoit pas encore causé autant d'étonnement qu'une séance de l'assemblée nationale. Adieu, mon cher frere, je te donnerai des détails sur l'assemblée par le prochain courrier; mais plus je demeure à Paris, plus je désire d'en sortir. Je t'embrasse.

P. S. M. le duc d'Orléans est toujours à Londres, & l'on dit qu'il est fort impliqué dans l'affaire de Versailles, du 6 octobre, que l'on instruit. Enfin, M. Necker n'est plus l'idole du peuple; il veut s'en aller, & reconnoît, dit-on, la sottise qu'il a faite de revenir. Voilà cependant les deux chefs d'une révolution, qui a porté le nombre des pauvres de la capitale à 120 mille; je te parlerai un autre jour du général populaire, qui, le 5 octobre, a rendu au roi, à Versailles, la visite qu'il étoit venu lui faire à Paris le 17 juillet.

Je t'envoie presque tous les pamphlets du jour. Chaque parti a les siens, mais les rieurs me paroissent être, en ce moment, du côté de

l'aristocratie. On ne vend pas les autres, & ceux-ci ont un succès incroyable.

Voici quelques plaisanteries, non imprimées, qui m'ont été prêtées par un ami, & dont j'ai tiré copie; il y a quelques calembourgs, quoique ce genre soit passé de mode, mais ils m'ont fait rire; tu y trouveras aussi quelque morceaux de force.

Avis au public.

La société des amis de la révolution de Marseille, offre un prix patriotique à ce ui, qui par un mémoire détaillé & constitutionnel, aura le mieux démontré lequel des membres du club de la rue Basse-du-Rempart, est devenu *le plus cher* à la nation françoise. Le prix fera un billet de la caisse-d'escompte, vérifié par le sieur Defaucherets, de la valeur de deux cens livres; ou si l'on préféreroit deux cens livres pesant, on donneroit à la place le nombre d'exemplaires nécessaires des ouvrages de MM. Chenier, auteur de Charles IX, Desmoulins, auteur du discours de la lanterne, Noel, Prudhomme, Marat, Tournon, &c. &c. &c.; car les œuvres de ces hommes de poids ne se vendent plus qu'à la livre depuis que les libraires en ont cédé

quelques éditions aux épiciers. On y ajoutera la correspondance secrète de MM. de Mir..... Ch..... Bar..... &c. en Provence, en Bretagne & en Dauphiné, qui, par les conseils patriotiques qu'elle renferme, a beaucoup contribué à éclairer les provinces.

Les mémoires seront envoyés sous l'adresse de M. le baron de Menou, président, à MM. Lafnon & la Beste, que le comité de judicature a nommés commissaires pour juger lequel aura mérité le prix qui sera donné sur la place nationale, un jour où il n'y aura pas de spectacle.

Affreuse conspiration.

Tout le monde connoît les citoyennes actives qui logent à l'entresol du palais national, (ainsi nommé depuis que le maître est devenu l'ami de la nation & l'ennemi du roi, tout-à-la fois); deux de ces demoiselles s'amusoient à sourire aux passans, lorsqu'un jeune homme dit sans malice : voilà deux filles qui je crois *font des mines*. Ces paroles ne furent pas plutôt entendues d'une patrouille qui passoit là, que le commandant songe à la contre-révolution annoncée, croit que le palais-royal est miné, & courant vite avec sa troupe au

corps-de-garde, il en rend compte au chef qui, heureusement étoit un cordonnier ; celui-ci dit : je m'en vais *prendre des mesures* en conséquence ; & prenant les plus téméraires de sa troupe , il se fait conduire dans l'allée des demoiselles aristocrates , & il écoute à la porte ; mais quelle est sa frayeur , lorsqu'il distingue positivement ces paroles : -- *Donnez-moi de la poudre & de la lumière*. Toute la patrouille se croyoit déjà en l'air , & n'avoit cependant pas la force de descendre. Un instant après on entend encore : *Mon Dieu , comme cette mèche est mauvaise*. Le pauvre cordonnier n'existoit plus , il tomba le long de l'escalier avec son fusil & sa giberne qui culbutent la patrouille déjà chancelante. Le bruit qu'ils font en tombant fait peur aux demoiselles ; mais la curiosité l'emportant sur la frayeur , une d'elles vient à la porte & voit un extrait de la nation victime du patriotisme le plus pur ; elle aide au cordonnier à se relever ; il lui conte ses justes alarmes ; elle se met à rire comme une folle , en lui disant : il est vrai que je viens de m'ôter la poudre , & que je me suis plainte de la mèche de ma bougie. Les militaires un peu plus rassurés entrent dans la chambre , font toutes les perquisitions possibles , trouvent une brochure aristocratique , & menent ces demoiselles au

district comme criminelles de lèse-nation, on les renvoie de là à la commune qui les fait conduire au châtelet, où elles sont inscrites pour être jugées à leur tour; mais ce tribunal est si fort surchargé de conspirations, qu'elles pourront bien y rester long-temps: au reste, on prétend qu'elles trouvent M. Suleau un fort aimable voisin, & qu'elles sont très-contentes de sa constitution quoique les moyens de son pouvoir exécutif soient foibles. Il paroît probable que ces pauvres demoiselles ne pourront guere être élargies tant qu'il y aura des affaires pendantes à ce tribunal; & cet événement, en prouvant l'excès de patriotisme de nos modernes Césars, apprendra aux aristocrates qu'un seul mot peut les perdre, quand il déplaît au peuple, & qu'il faut croire à la révolution, au club des jacobins, à la constitution, à la liberté, &c. &c. ou se taire, parce que ces deux pauvres demoiselles font la cruelle expérience du proverbe, *trop parler nuit, trop grater cuit*, & que le lecteur doit songer qu'au moment où il y pense le moins, *autant lui en pend à l'oreille*.

*La France d'après les desseins de l'assemblée
nationale.*

Gravure de trois pieds de long , sur deux & demi de large.

Description.

Dans une vaste campagne , sur des débris de sceptres , de couronnes , de mitres & de crosse , sur des monceaux d'armoiries , d'écussions & d'armes brisées , s'élève un tronc fait d'ossements humains , fraîchement arrachés & environnés de chairs sanglantes ; il est occupé par un monstre couvert d'une longue robe noire ; un chapeau retroussé des trois côtés , lui sert de diadème ; ses yeux sont fixés vers un grand coffre de fer , sur lequel est écrit : DONS PATRIOTIQUES. Il est rempli de bijoux , d'or & d'argent , dont ses timides sujets viennent lui faire hommage. On voit à ses côtés deux esclaves enchaînés , dont l'un en robe violette , & l'autre dont on ne voit que la tête couverte d'un chapeau à la Henri IV , font juger par leurs violentes attitudes , des efforts qu'ils font pour briser leurs fers. Plusieurs des ministres du monstre , dans des attitudes forcées , demandent les ordres du

souverain , qui d'une main leur donne des décrets qu'il vient de signer , sur le dos desquels sont écrits en caractère de sang , ces mots épouvantables : CITOYENS , BRULEZ LES CHATEAUX ; & de l'autre tenant une torche ardente , en charge ses agens du pouvoir exécutif.

Sous l'un des pieds du monstre , on voit un homme jeune & vigoureux qui laisse sans efforts échapper un sceptre que des especes de griffons lui arrachent pour le présenter à leur souverain. Sous l'autre pied s'agite avec violence une femme pleine de majesté ; elle tâche de percer , en fuyant , le monstre oppresseur , & de sauver un jeune & aimable enfant qu'elle cache sous sa robe.

Un énorme bouclier est auprès du trône ; l'artiste y a dépeint en douze tableaux , la premiere entrée du roi dans Paris , la mémorable journée de Versailles , le siège de la Bastille , les affaires de Toulon , de Marseille , du Limousin ; la seconde entrée du roi dans la capitale , le massacre de ses gardes , la mort de messieurs Foulon & Berthier , le supplice d'un boulanger , celui du maire de Troyes , & la juste exécution de M. de Belzunce ; tous ces morceaux sont d'une touche admirable ; & en

même-temps qu'ils porteront la gloire du patriotisme françois aux extrémités du monde , ils immortaliseront le graveur ; au milieu de la gravure est la figure d'un magicien qui considère les ruines d'un antique édifice qu'il vient de faire écrouler d'un coup de sa baguette ; son attitude & ses contorsions démontrent qu'il est possédé par le démon de la neckromancie. L'auteur a copié dans ce morceau , le fameux tableau de la Pytonisse , évoquant l'ombre de Samuël ; de la main droite il tient un livre sur lequel sont tracés quelques caracteres Genevois. Plusieurs génies l'entourent & l'aident dans ses magiques travaux. Le reste du bouclier est rempli d'inscriptions & de titres que des démons écrivent ; la liste est innombrable , les plus remarquables sont l'abrégé des rapports du comité féodal , de celui de constitution & des affaires ecclésiastiques , du comité des finances , crime de lèse-nation , les droits de l'homme , adresse aux François , discours de Mirabeau , Chapelier , sermens de Robespierre , de d'Autun , journal patriotique , décrets de l'assemblée , la cocarde , la lanterne , &c. &c.

Sur le premier plan de l'estampe est étendue à terre une figure avec les attributs de la religion ; une tiare est détachée de sa tête , sa

croix est brisée, sa chape est déchirée : une large & profonde blessure en laisse voir le cœur percé de plusieurs coups ; le sang qui en découle est offert dans un crâne au féroce monarque, qui ouvre la gueule pour s'en abreuver.

Sur la droite, un groupe de Pantheres, de tygres, de rhinocéros & de léopards, compose la garde de sa majesté ; ces figures sont allégoriques ; & laissent trop à deviner au spectateur ; cependant on voit au milieu d'eux un homme qui semble les commander ; il tient dans sa bouche une inscription dont les mots sont : *Freres d'armes de France.*

Un autre groupe à gauche & sur le même plan, représente le spectacle le plus cruel & le plus touchant ; c'est le triste appareil d'une barbare exécution ; on voit un homme dans un tombeau, en chemise, la corde au col, nuds pieds, nue tête, une torche à la main, & les yeux vers le ciel ; son visage est serein, sa contenance est ferme ; tout prouve, enfin, son innocence ; l'artiste, au contraire, a dessiné les traits de ses juges d'une manière si vraie, qu'on y découvre toute la noirceur de leur âme ; leur figure hideuse porte un caractère d'iniquité ; on les reconnoît à de longues oreilles d'âne, qui les font distinguer des bourreaux. Six monstres féroces

font auprès, dont trois sont aux prises avec des chiens, & se disputent le reste du tronc pourri d'un pendu qu'ils ont arraché d'un gibet. Les trois autres attendent, la gueule béante, qu'on leur jete le futur cadavre pour le dévorer; tous ces carnassiers animaux ont des figures humaines, & sont les portraits de Robespierre, de Mirabeau l'ainé, Barnave, Lameth, Chapelier, Bailly & Bergasse l'enragé; à quelque distance de là, on apperçoit Thémis, les cheveux épars, les yeux égarés, cherchant à fuir & brisant sa balance. Les lointains du tableau offrent un désastre universel. La campagne est pleine de ruines des villes qui s'écroulent; les villages sont en feu. D'un côté c'est une immense cité détruite par ses propres habitans; dans les champs d'alentour, les laboureurs expirent de faim derrière leurs charrues: les récoltes sont foulées par des furies infernales qui exterminent les timides oiseaux. La peste, la guerre & la famine parcourent ces tristes contrées, & moissonnent tous les êtres animés. Ces horribles fléaux sont représentés par des monstres presque semblables au nouveau roi; les rives jadis si fertiles de la Seine, sont de même ravagées, & le tribut de ses eaux va rougir l'océan du sang des François.

Une infinité de figures dispersées çà & là, cherchent leur salut dans la fuite ; la religion, la première, quitte cet hémisphère saccagé ; les sciences & les arts abandonnent leur patrie, & le génie de la France, quittant ce déplorable séjour, fuit dans les airs, à travers l'épais nuage qui couvre l'horison, d'une main brisant sa corne d'abondance, & tenant l'autre sur sa bouche pour ne point respirer la vapeur mortelle.

Véritable remède aux maux de la France, par M. Lanus (1), ou moyen de sauver la constitution nouvelle.

On peut comparer la France à une montre

(1) Ce remède a été communiqué par un célèbre apothicaire qui met beaucoup du sien dans la société de M. Lanus, député très-profond, dont les raisonnemens ne sont jamais sans fondement ; & ce suppôt d'Hypocrate, qui n'a d'autre défaut que de ne pas voir les choses du bon côté, & de n'oser regarder un homme en face, ce qui fait que tout le monde lui tourne le dos, désireroit lui-même appliquer à la France le remède proposé par M. Lanus, & ne demande pour cela ni argent, ni papier-mont
dont

dont tous les ressorts qui avoient besoin d'être seulement nettoyés, ont été détraqués & ensuite mis en pièces; il est vrai que depuis quelque temps elle étoit dirigée par un mouvement de Geneve, qui en a absolument dérangé l'organisation : & les mouvement de Paris, qui ont succédé à celui-ci, ont été si forts qu'ils ont achevé de briser la machine; en vain les ouvriers ont-ils voulu, dans la même boîte, & sur les débris même des anciens ressorts, rétablir l'organisation en la simplifiant, disant que ci-devant elle étoit trop compliquée; ils n'ont fait qu'un ouvrage monstrueux & peu solide, dans lequel le régulateur n'est plus que pour la forme; ils ont doublé la boîte en cuivre, & en ont si fort changé la forme, que sans l'œil vigilant de quelques ouvriers, les nouveaux horlogers auroient bien pu s'en emparer pour y substituer une boîte d'or de Manheim. On peut, d'après cette comparaison, juger de l'état actuel du royaume; &

noie, ni assignat, &c. mais seulement le titre d'apothicaire national de l'auguste enfant de feu M^e Target, qui, avant sa mort, a eu le talent de faire oublier l'accouchement de la montagne. (Note de l'éditeur.)

la perte que la France vient de faire des pere & mere de la constitution, doit rendre cette auguste orpheline encore plus chere aux François, qui doivent craindre même de ne pouvoir la conserver.

Il est vrai que les aristocrates, prétendant que M^e Target, depuis deux ans, n'étoit pas sans intrigue, veulent faire croire que son auguste pouponne est bâtarde, & les réfugiés à Londres ont fait insérer dans les papiers publics, que M^e Target étoit accouché d'un monstre, ce qui avoit d'abord fait craindre à mesdames de Buffon & de la Clos, que leur auguste amant ne leur eût fait une infidélité; mais elles ont su que c'étoit un ami du prince, nommé Mirabeau, qui en étoit le vrai pere; malgré les traits de calomnie qui doivent se briser contre le mausolée de M^e Target. la constitution mérite d'être soignée avec la plus grande précaution; & M. Lanus, connoisseur en remedes, croit qu'il faut lui faire prendre du lait d'ânesse, qui conviendra mieux à son tempérament que le lait de femme; on pourroit lui donner la sœur de M. Lafnon pour nourrice, quoique M. Lafnier en ait proposé plusieurs autres; on lui continuera les mêmes berceuses, quoique M. Necker

qui a long-temps bercé la France de ses projets, sollicitât la préférence ; mais pour dédommagement , on lui donnera , sur la démission de M. d'Ormesson , la place de chef de division , affectée aux ex-contrôleurs généraux , si toutefois cet étranger , qui a fait oublier Mazarin & Law , consent à être contrôlé à son tour. Le sieur Lanus estime , qu'avec des ménagemens , au bout de six mois de nourrice , elle pourra passer entre les mains des femmes , & mesdames d'Aiguillon , Duport , Fréteau & Théroigne , pourront la soigner jusqu'au moment où on lui donnera pour précepteurs l'évêque d'Autun , connu par sa droiture , l'abbé Sieyes ; par son intrigue avec la fille du docteur Guillotin & l'abbé Grégoire , par les avantages qu'il a tiré des partisans de l'ancien testament , auquel il croit autant qu'au nouveau ; on pourra de temps en temps , si l'enfant avoit de la peine à dormir , lui lire les motions de M. Duport & Robespierre ; & lorsqu'elle voudra évacuer , les sieurs Bouche & Lanus lui en fourniront les moyens ; mais il faut sur-tout prendre garde de laisser approcher les aristocrates de cet enfant précieux ; & l'on pourra , pour les éloigner , la faire garder par le souverain Barnave , qui aura

pour suppléant le docteur Guillotin & le fameux coupe-tête, qui éloigneront de l'enfant toute personne qui aura l'air noble, ou qui pourra tenir à la religion.

A V I S.

On assure que la rue Caumartin, rappelant le nom aristocratique d'un-prévôt des marchands, va changer de nom, & qu'elle s'appellera dorénavant rue Bailly, sur la demande de madame Grandval, citoyenne très-active, qui demeure dans cette rue, & qui, dit-on, s'amuse à écouter les contes de *notre grand-maire*, qui ajoute quelques assignats aux charmes de son entretien, & qui, à cause de sa place, n'ayant pas trop le temps d'écrire, lui envoie des billets de la caisse, qui la mettent en correspondance avec son lieutenant Desfaucherets, qui est moins entrant que M. Manuel; on prétend que dernièrement M. Bailly a envoyé à sa dulcinée un *poulet-d'inde*; que son secrétaire, qui est un *boucher* protégé de M. Barnave, s'étoit chargé de massacrer, & qui a beaucoup amusé la société de la signora Grandval, qui est un tendron de quarante ans, & qu'on fait passer pour une jeune fille, parce qu'on ne la voit

jamais sans grand-maire. Il y a eu, le 6 avril, un souper charmant chez elle, où l'on a essayé l'écharpe au chef municipal, qui a été si enchanté de son costume, qu'en se regardant dans la glace, il s'est trouvé mal. A peine a-t-il eu repris ses sens, ce qui a été fort long, que l'astronome a braqué sa lorgnette sur les diverses parties de l'astre brillant qui fixe seul aujourd'hui ses regards, & la dulcinée a dit tendrement : *Ah ! mon cher Bailly - le - long ! sois toujours pour moi, comme pour la capitale, le soleil levant : tu sais que mon amour égale ton patriotisme ; & quoique tu sois un grand homme, tu seras toujours mon petit roi ; que cette rosette infâme, inventée par quelque célibataire, qui veut que les maires portent tous aujourd'hui ce qui distinguoit les peres, ne t'inquiète pas ; tu dois lire, dans ta planète, que ton honneur ne peut jamais avoir rien à redouter ; & je te jure, par l'écharpe, que quoique ta constitution ne soit pas moderne, je la préfère à toute autre, & je me souviens, avec plaisir, qu'on a toujours dit de toi que tes coups-d'essai étoient des coups de maîtres ; enfin, je veux que, dans ton nouveau costume, tu me donnes quelques nouvelles preuves de ton amour.* - Le pouvoir exécutif du sultan alloit donner son acceptation pure & simple à cette propo-

sition, quand le couple amoureux fut interrompu par le bruit d'un courier qui demandoit, à cris redoublés, à parler au maire, de la part de la reine d'Hongrie; l'affaire étoit si pressante, que M. Bailly fut obligé de quitter son astre céleste, pour se rendre en son hôtel, où S. M. Hongroise lui proposoit un rendez-vous, pour lui demander que les dames de la nation, auxquelles il avoit donné des médailles pour couronner les exploits de la nuit du 5 au 6 octobre, fussent déclarées inviolables, parce que les juges devenant entreprenans, leur honneur risque de faire naître des frays. On ne fait pas encore le résultat de l'entretien des deux majestés.

Madame Bailly s'abaissant, il y a quelque tems, à parler avec Henri Salm, qui lui disoit combien son jardin étoit agréable, elle lui répondit : j'ai fait venir un jardinier de Surenne, qui m'a dit que ces tortillons, en montrant des allées tortueuses, ressembloient à ceux qui sont toujours dans un jardin de ministre, & qui sont très-commodes, parce qu'on peut enlever la ministre pendant que le ministre donne audience (à bon auditeur salut). Henri lui vanta ensuite les avantages de la place de son mari; elle répliqua avec l'air malin qu'on lui connoît : Ah ! M. l'officier, il n'y a pas de rose

fans épine ; avant que Bailly fut maire , je me
 couchois à dix heures , & depuis qu'il l'est ,
 il est toujours onze heures avant que je puisse
 me mettre au lit ; & même l'autre jour ce
 pauvre Bailly ne revint qu'à une heure du
 matin ; & il avoit si froid , que j'eus bien de la
 peine à le réchauffer. C'étoit vraisemblable-
 ment une espièglerie municipale , car monsieur
 & madame ont deux lits jumeaux ; & quoique
 M. pût bien découcher , puisque madame *dé-
 goûte* , il ne va chez sa maîtresse que dans le
 courant du jour , & se couche seul quand il a
 chaud , mais dans un lit voisin de celui de sa
 moitié ; & l'officier national , qui , le 24 dé-
 cembre , vint rendre compte à M. le maire ,
 que le marquis de Favras étoit arrêté , trouva
 M. & madame Bailly couchés chacun dans
 leur lit ; ils avancèrent tous deux la tête , en
 criant : *qui est - ce que c'est* ; mais comme il y
 avoit peu de lumieres dans la chambre , l'of-
 ficier ne savoit trop d'abord à laquelle de
 ces deux têtes il avoit affaire ; & pour ne
 pas se tromper , il se plaça au milieu des
 deux lits jumeaux , & raconta , d'une voix
 ferme , les succès d'une expédition qui fera
 passer à la postérité les noms de ceux qui ont
 eu le courage d'y participer.

N O T E.

Il faut intercepter la correspondance , mais faire rendre les lettres , après les avoir lues , jusqu'à ce qu'elles contiennent quelque corps de délit , ou quelque matiere à une inculpation grave ; les pamphlets imprimés , il faut les séquestrer , & les insignifiantes plaisanteries qui sont jointes à l'écrit , il faut les laisser aller ; peut-être donneront-elles ouverture à quelques sarcasmes de retour , qui nous livreront quelques nouveaux coupables ; les rieurs ne sont pas de leur côté ; le comité des recherches ne devoit pas s'arrêter à de pareilles captures : il faut trancher dans le vif : ce sont les correspondances d'un vicomte de Mirabeau , d'un abbé Maury , d'un Cazalès , d'un d'Eprémefnil , qu'il faut guéter , intercepter & dénaturer.

— LETTRE de M. Durand , prévôt de la maréchaussée de Bresse & de Bugey , à M. Populus , membre de l'assemblée nationale.

(Au haut de cette lettre sont écrits ces mots :
« Populus s'empresse d'envoyer à son digne collègue , M. Target , la lettre qu'il reçoit de Mâcon , de son ami Durand »).

Les choses sont , dans cette province , à peu-

près au point où nous les avons long-temps désirées. Les têtes sont au plus haut degré d'exaltation. Je me suis servi des mêmes moyens qui m'avoient si bien conciliés les suffrages en ta faveur, lors des élections bailliageres; j'ai couru les campagnes; j'ai fait boire les paysans; j'ai menacé ceux que j'ai trouvés récalcitrants, & j'ai eu peu de peine à parvenir à mon but. J'ai donné le signal de l'incendie général des titres, en brûlant en place publique, & de ma propre main, ceux du chapitre de Saint-Pierre de Mâcon; & j'ai dit hautement que *c'étoient-là les allumettes de la liberté.*

J'épargnerai, puisque vous paraissez le désirer, les possessions du marquis de Montrevel. Il s'est rangé, dites-vous, du côté de la bonne cause; mais pourquoi diable a-t-il donc tant tardé? Il eût sauvé deux châteaux, qui ont été la proie des flammes: vous voyez que c'est un moyen efficace: nous en userons pour les autres. La ville de Pontdeveau s'est avisée de dresser des procès-verbaux contre moi. Je méprise autant que je crains peu les auteurs de ces libelles difamatoires.

Mandez-moi ce que vous faites de votre nouveau collègue, M. de Faußigny: ce doit être un enragé aristocrate; mais il me paroît que

vous leur faite voir du chemin. Tenez--moi toujours au fait de ce qui se passe : j'entretiens , avec exactitude , mes correspondances à Cham-
berry : on y surveille les réfugiés françois ; ils ont l'oreille basse. Adieu , mon cher Populus
Vous ne pouvez , sans ingratitude , ne pas m'être entièrement dévoué.

Pardon si je traite aussi légèrement un de nos rois ; mais l'égalité des droits & mon amitié sont à la fois mon motif & mon excuse.

N O T E.

Ménager beaucoup M. Durand, c'est un homme infiniment essentiel, par sa place & son talent pour l'intrigue ; puisque le moyen employé contre M. de Montrevel a réussi , il seroit essentiel de le mettre en œuvre pour ses collègues ; recommander à M. Populus de continuer d'entretenir une correspondance fort suivie avec M. Durand.

(La suite à la vacation prochaine.)

Cet ouvrage ainsi que tous ceux de ce genre , se trouve au foyer de l'aristocratie , chez Gatey , libraire & correspondant zélé , des prétendus Apôtres.

